LA PROPAGANDE RÉVOLUTIONNAIRE DE WILHELM WEITLING (1838-1843)

par Karl OBERMANN

Parmi les socialistes utopiques de la première moitié du XIXe siècle, Wilhelm Weitling est le plus proche de Babeuf. Ce qui les distinguait l'un et l'autre des autres utopistes, c'est leur conviction que le communisme ne se réalise pas par des appels à la raison ou par la propagation d'une doctrine morale, ni par la seule proclamation d'un régime social nouveau, mais qu'il ne peut être réalisé que par le combat victorieux des opprimés contre leurs oppresseurs. Babeuf accordait, pour le progrès de l'humanité, une importance de premier ordre à la lutte des classes, à la « guerre des pauvres contre les riches », des « exploités contre les exploiteurs ». Weitling partit de ce même point de vue quand, entre 1838 et 1843, il développa ses théories. Une doctrine sociale fondée sur l'existence de l'antagonisme des classes et qui représentait, par des traits ineffaçables, la misère sociale et en exposait les causes, ne pouvait qu'éveiller et renforcer nécessairement la conscience de classe. Déjà pour Babeuf le renversement violent de l'ancien ordre social constituait la condition première sans laquelle une nouvelle société ne pouvait être construite, une société dont il esquissait les premiers plans et maximes ; il estimait nécessaire le recours à la conspiration d'un petit groupe résolu. Blanqui partit lui aussi de l'idée qu'une telle élite conspirative pouvait procéder au renversement du régime établi.

Weitling cependant les dépassa, en réclamant l'action commune de la classe entière. Il se sentit le porte-parole de sa classe, appelé à résumer les convictions et les reven-

dications de ses camarades. « J'ai réuni dans cet ouvrage les forces matérielles et intellectuelles assemblées de mes frères », écrit Weitling, en 1842, dans la préface de son livre sur les *Garanties de l'harmonie et de la liberté*[1]. Il y a cohérence entre son œuvre des années 1838 à 1843, et la situation et les aspirations de sa classe. Son activité n'avait d'autre but que de montrer à la classe ouvrière qu'il n'appartenait qu'à elle seule d'amener la chute de l'ancienne société. C'est d'elle qu'il attendait l'action définitive. « Ne croyez pas, écrit-il en 1838 dans son premier ouvrage, *L'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être*, que vous atteindrez quelque chose en négociant avec vos ennemis ; votre espérance ne réside que dans votre épée. Toute négociation entre vous et eux tend à votre désavantage[2]. » Cette conviction qui apparaît dans toute l'œuvre de Weitling, a beaucoup contribué à inspirer à la classe ouvrière confiance dans ses propres forces.



Ce premier écrit, *L'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être*, paru en fin 1838 ou au commencement 1839, n'était pas seulement le programme de la première organisation indépendante des ouvriers allemands, la *Ligue des Justes*, qui commençait alors à se consolider ; il a en outre contribué à rendre la classe ouvrière consciente de sa force ; il engageait le mouvement ouvrier dans la voie de la révolution. Aussi dès 1839 partout où apparaissait Weitling, il provoquait chez les autorités de réelles inquiétudes. Le 18 mai 1839, l'ambassadeur de France à Berlin, le comte de Bresson, transmettait au ministre des Affaires étrangères de Prusse, le baron von Werther, une information de son ministère, selon laquelle Weitling s'était mis en route de Paris à Strasbourg le 21 avril ; on supposait qu'il se proposait de poursuivre vers la Rhénanie afin d'y continuer sa propagande révolutionnaire. Le ministre des Affaires étrangères donna copie de cet avertissement français à von Rochov, ministre de l'Inté-

1. Wilhelm Weitling : *Garantien der Harmonie und Freiheit*, *Philosophische Studientexte*, Berlin, 1955, p. 4.

2. Wilhelm Weitling : *Die Menschheit, wie sie ist und wie sie sein sollte*, München, Wien, Zürich, 1919, p. 23.

rieur et chef de la Sûreté, qui à son tour en informa le premier président de la Rhénanie. Le 2 juin 1839, le bureau du premier président à Coblence transmettait la nouvelle aux présidents des districts qui, bien entendu, en informaient les sous-préfets et la police [3]. Le livre de Weitling, devenu une sorte de catéchisme pour les émigrants, les accompagnait dans leurs havresacs ; il se répandit ainsi très rapidement dès 1839, en Allemagne et en Suisse [4].

En 1839, la Suisse présentait une certaine importance pour la propagande révolutionnaire. Après les troubles parisiens de mai 1839, de nombreux compagnons allemands s'étaient enfuis en Suisse. Les rapports de l'ambassadeur de Prusse, von Rochow, envoyés de Strasbourg au ministre des Affaires étrangères, le 17 juin et le 15 juillet 1839, mentionnent expressément le fait. Par ordre de son gouvernement, ce même ambassadeur fit un voyage en Suisse pour s'y informer de la propagande révolutionnaire parmi les compagnons allemands ; il en rapporta ce qui suit : « Il ne faudra pas négliger le fait que les compagnons allemands reprennent de plus en plus les contacts entre eux et que depuis quelque temps ils agissent en commun. Il est manifeste qu'ils y sont incités. » Des centaines d'exemplaires de pamphlets imprimés à Paris étaient, selon lui, en circulation et il existait des relations régulières avec Paris et Londres [5]. Ces observations prouvent l'activité de la *Ligue des Justes*, récemment fondée. Déjà les autorités soupçonnaient une liaison entre l'activité de Weitling et le développement de la propagande révolutionnaire. Elles ne savaient rien de ses utopies ; mais elles constataient les effets de son activité parmi les travailleurs de l'artisanat : le mouvement se renforçait et la propagande contribuait à consolider la conscience de classe des compagnons.

Durant l'été 1840, les autorités tombèrent encore, dans un autre rapport, sur le nom de Weitling. Les ouvriers tailleurs de Paris étaient entrés en grève par suite d'une

3. *Archives Nationales allemandes*, Merseburg, Rep. 77, Tit. VI, Lit. W, n. 96, sur l'émissaire Wilhelm Christian Weitling, 27.5.1839-1850, fol. 1-3.

4. Gustav Mayer : *Friedrich Engels, eine Biographie*, Haag, 1934, t. I, p. 16. Carl Wittke : *The Utopian Communists. A biography of Wilhelm Weitling*, Bâton-Rouge, 1950, p. 24.

5. *Archives Nationales allemandes*, Merseburg, Rep. 77, Tit. 500, n° 10, vol. 3*, fol. 178, 179, 182.

réduction de leurs salaires, et parce que la proposition avait été faite d'introduire le livret de travail. Des appels furent lancés aux compagnons tailleurs des autres villes, et même en Allemagne, afin d'appuyer cette grève. Le 6 août 1840, le ministère des Affaires étrangères de Prusse reçut, par le chargé d'affaires de Saxe à Berlin, une information selon laquelle les ouvriers tailleurs de Paris avaient transmis leur appel à ceux de Dresde. Cette nouvelle provoqua des recherches détaillées dans les villes de Prusse, qui prouvèrent qu'entre autres les ouvriers tailleurs de Magdebourg avaient reçu une lettre écrite en allemand et en français. On les y priait d'adresser leur réponse à « l'ouvrier tailleur Weitling à Paris [6] ».

Après ces « préliminaires », les recherches sur Weitling, sa poursuite et la chasse aux exemplaires de son premier livre par les autorités de Prusse et de toute la Confédération germanique, commencèrent. Vers la fin de 1840, un exemplaire de cet écrit fut trouvé chez un ouvrier tailleur des environs de Kreuznach ; on sut ainsi combien ce livre avait été répandu en Allemagne. Le 8 février 1841, le représentant de la Prusse auprès de la Confédération, le conseiller de la Cour suprême von Brauchitsch écrivait à son ministre de l'Intérieur que l'ouvrage *L'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être*, apporterait la preuve « parlante » du danger des « menées révolutionnaires des ouvriers allemands » ; qu'il était manifeste « que l'on avait chargé presque tous les compagnons revenant de Paris en Allemagne, d'introduire des écrits propageant les principes révolutionnaires des ligues existant à Paris parmi les réfugiés allemands et les compagnons émigrés. » Dans la même lettre, il était rapporté que l'ouvrier cordonnier Jacobi, qui déjà en juin 1839 avait introduit ce pamphlet, avait été arrêté [7]. Dès lors, les autorités prussiennes s'occupèrent très assidûment de la personne et de l'activité de Weitling. Elles s'appliquèrent à rechercher les rapports entre son activité et celle croissante des milieux ouvriers en Allemagne même. En Prusse surtout, on arrêta de nombreux compagnons afin de démanteler les associations qui se formaient partout clandestinement et d'étouffer les

6. *Ibid.*, fol. 191, 223.
7. *Ibid.*, vol. 4e, fol. 1, 2.

grèves déclenchées dans de nombreuses villes. Combien ces poursuites se multiplièrent au cours de l'année 1841, ressort d'une notice du publiciste libéral Varnhagen van Ense, où il écrit, le 5 décembre 1841 : « Il y a en ce moment de grandes recherches contre les associations ouvrières clandestines qui se sont propagées par toute l'Allemagne et dont on voudrait pour la plupart chercher en France les origines. Plusieurs centaines de compagnons ont été arrêtés, et il y en a qui sont convaincus d'avoir été, à Paris, du parti des communistes. » On connaissait généralement très mal les diverses ligues existant en Allemagne et à Paris. Mais il était d'usage de qualifier de *communistes* tous les compagnons qui travaillaient au renversement de l'ancien régime. Cependant, l'humaniste bourgeois Varnhagen van Ense n'hésitait pas à reconnaître que les idées partagées par les compagnons lui semblaient « pour la plupart solides et recommandables [8] ».

Il ressort d'une lettre du 8 septembre 1841 adressée par le ministre de l'Intérieur prussien au premier président des autorités de la Confédération à Francfort, que le conseiller de la Cour suprême von Brauchitsch avait réussi à obtenir des informations détaillées sur Weitling ; il avait pu découvrir que les « associations révolutionnaires des compagnons à Paris, et auxquelles Weitling avait une part prédominante, portaient le nom de *Ligue des Justes*. Von Brauchitsch avait notamment appris que Weitling était natif de Magdebourg, bien que son livret d'ouvrier ait été délivré à Hambourg [9]. » Le premier président se mit aussitôt en rapport avec le bourgmestre de Magdebourg qui dans une lettre du 12 octobre 1841 fournit des détails exacts sur la personne de Weitling [10].



En mai 1841, Weitling s'était rendu en Suisse, où il s'installa d'abord à Genève. La Suisse, asile de nombreux

8. K.A. Varnhagen von Ense : *Tagebücher*, Leipzig, 1861, t. I, p. 374.
9. *Archives centrales de Saxe*, Anhalt, Rep. C 20 Ia, n. 721, fol. 85, sur l'observation ou l'arrestation d'individus ou criminels d'Etat suspects de menées démagogiques et originaires soit du pays, soit de l'étranger, W X Y, 1819-1845.
10. *Ibid.*, fol. 86.

émigrés et compagnons allemands, avait gardé son rôle de centre important pour la propagande révolutionnaire, la frontière allemande étant proche. Vers la fin des années trente, les républicains petits-bourgeois exerçaient la plus forte influence sur les compagnons allemands réfugiés en Suisse. Mais quand, après les événements parisiens de mai 1839, les travailleurs de l'artisanat quittèrent de plus en plus la France pour la Suisse, des tendances plus prolétariennes s'affirmèrent. En quelques mois, Weitling réussit à créer, dans les villes les plus importantes de la Suisse allemande et française, des associations ouvrières, réunissant, sous les auspices de la *Ligue des Justes* dont il suivait les ordres, les compagnons allemands. Le réseau de cette organisation s'étendit avant tout sur les cantons de Genève, de Vaud, de Neuchâtel, de Zurich, d'Aarau et de Berne. Weitling indique lui-même qu'il exista en Suisse, jusqu'à l'été 1843, treize associations comprenant un total de 750 membres, et liées plus ou moins étroitement à la *Ligue des Justes* [11]. Les associations avaient un caractère officiel, sous le couvert de sociétés de musique ou d'amusement. Weitling avait fondé une revue mensuelle, le *Cri de détresse de la jeunesse allemande,* qui à partir de janvier 1842 prit le nom de *La Jeune Génération.* Par cet organe, il dirigeait les ligues ouvrières, s'adressant surtout aux propagandistes et aux agitateurs. Cette propagande contrastait nettement avec celle des intellectuels petits bourgeois, par son contenu comme par sa forme : elle était caractérisée par un effort assidu de Weitling de sortir du sectarisme régnant ; il ne s'agissait pas de créer de nouvelles sectes, mais d'entraîner la classe ouvrière dans son ensemble. Cette propagande publique se fondait sur le désir de faire sortir les compagnons et leurs organisations de leur isolement sectaire, de faire mener à la classe ouvrière une lutte ouverte. Weitling y voyait un élément constitutif du mouvement ouvrier autonome, la condition première d'une action indépendante et consciente du prolétariat. Il déclarait : « Dès les débuts de l'histoire, toujours d'autres hommes ont lutté pour nos intérêts, ou plutôt pour

11. W. Weitling : *Garantien der Harmonie und Freiheit, op. cit.,* Introduction, pp. XV-XVII.

les leurs ; c'est maintenant l'heure de nous déclarer majeurs et de nous débarrasser de cette tutelle haineuse et pénible[12]. »

Cette agitation ouverte de Weitling en Suisse, de l'automne 1841 au printemps 1843, a non seulement stimulé l'évolution du mouvement ouvrier et la propagande de la *Ligue des Justes,* elle a aussi attiré l'attention du grand public sur le communisme. La revue mensuelle de Weitling surtout suscita de l'intérêt ; des articles en furent réimprimés non seulement par des journaux suisses, mais encore par les journaux allemands comme la *Rheinische Zeitung* et la *Leipzige Allgemeine Zeitung.* En 1843, Engels qui enquêtait pour le périodique anglais *The New Moral World,* sur les « progrès de la réforme sociale sur le continent », se fit l'écho chaleureux de l'activité de l'infatigable compagnon tailleur Weitling. Il souligna avant tout l'importance de son journal mensuel : « Bien qu'écrite pour les seuls ouvriers et par un ouvrier même, cette feuille a été dès ses débuts meilleure que la plupart des publications communistes françaises, meilleure même que *Le Populaire* du Père Cabet [13]. »

Le communisme se présentait ouvertement comme une idée qui, dans les discussions à venir, aurait non seulement du poids, mais qui accélérerait le développement révolutionnaire même. C'est ce qui alarmait les autorités, et en particulier le gouvernement de Prusse qui chargea formellement son ambassadeur à Berne, von Werther, de procéder à des recherches au sujet de Weitling, de la propagande communiste, des émigrés et de leurs relations avec l'Allemagne. L'ambassade avait chargé un mouchard de talonner Weitling lui-même ; le 28 mars 1842, dans un rapport de dix pages, ce mouchard l'informait de son activité de propagandiste et de son efficacité. Cet indicateur anonyme s'était glissé, comme il s'ensuit de son récit, dans l'entourage et même dans la confiance de Weitling ; il conclut de ses observations que l' « apôtre communiste » savait faire progresser le mouvement. Aux libéraux comme aux radicaux, Weitling s'imposait comme encore plus radical, il les convainquait de ne pas s'arrêter à mi-chemin ;

12. W. Weitling : *Garantien der Harmonie und Freiheit,* présenté par Franz Mehring, Berlin, 1908, Edition du Jubilé, Introduction, p. XVII.
13. Marx-Engels : *Œuvres,* t. I, Berlin, 1956, p. 490.

« tout bavardage sur la liberté et l'égalité était vain, s'il n'avait pas pour base l'égalité matérielle ; mais comme le fondement d'une maison ne serait point encore la maison elle-même, ainsi le communisme serait quelque chose de bien plus grand que la seule marmite commune ». L'indicateur réprouvait la propagande communiste de Weitling, mais il ne pouvait s'abstenir d'en marquer le niveau élevé. Il souligne qu'elle attirait et influençait bien des gens, qu'il fallait donc prendre cette affaire très au sérieux. Elle était essentiellement marquée par l'effort de prouver l'instabilité des conditions sociales et politiques du temps, de mettre au premier plan le renversement de l'ordre social existant comme condition première de la construction d'un nouvel édifice social. Ce rapport, envoyé le 6 avril 1842 au ministre prussien des Affaires étrangères, fut communiqué aux ministres de la Justice et de l'Intérieur [14], qui se hâtèrent d'en informer les autorités de la Confédération à Francfort [15].

Outre son activité infatigable de propagandiste, outre ses discours et ses obligations de rédacteur de journal, Weitling trouvait encore le temps d'écrire son œuvre principale : *Garanties de l'harmonie et de la liberté* qui parut en décembre 1842, à 2.000 exemplaires. Comme à Paris en 1838, de nombreux ouvriers et compagnons avaient de nouveau donné leurs économies pour couvrir les frais d'impression. Tout l'ouvrage étant inspiré par ses conversations avec les travailleurs et ses discours, Weitling pouvait parler à bon droit dans sa préface « de notre œuvre », « car sans l'aide des autres, je ne serais arrivé à rien [16]. » Tant par son contenu que par sa conception et par sa diffusion, l'ouvrage reflétait donc le niveau atteint par le mouvement ouvrier. Il faisait la preuve de la résolution de Weitling et de ses partisans de renverser l'ancienne société. « Le vieux mal n'a pénétré que trop profondément. Une véritable catastrophe doit amener la rupture du bien avec le mal. Elle ne manquera pas de venir si chacun, selon ses possibilités, s'efforce de la préparer [17]. » Cet écrit dut son efficacité au fait que dans toutes ses

14. *Archives Nationales Allemandes*, Merseburg, Rep. 77, Tit. 500, n° 10, vol. 4°, fol. 117-128.
15. *Ibid.*, fol. 129-130.
16. W. Weitling : *Garantien der Harmonie und Freiheit*, op. cit., p. 4.
17. *Ibid.*, pp. 4-5.

pages s'affirmait la conviction que « les maux de la société » seraient irrévocablement abolis et qu'une « réorganisation » de la société était « inévitable [18] ». Weitling ne prétendait pas avoir trouvé « une organisation de la société qui fût à jamais la meilleure » ; mais il parlait de la nécessité inhérente du progrès. Ce serait affaire de la classe ouvrière de faire avancer ce processus d'évolution.

L'impression que fit cet ouvrage fut profonde. Après l'avoir lu, Ludwig Feuerbach écrivit, le 15 octobre 1844, à Friedrich Kapp, à la suite de quelques remarques sur l'état actuel de la société : « En face de ces hommes et d'autres également dégoûtants de nos Etats décadents, je trouve plaisir et consolation en me rappelant ce compagnon tailleur Weitling qui en est le contraire le plus digne... Combien je fus surpris de la conviction profonde et de l'esprit de cet ouvrier tailleur ! C'est vraiment un prophète de sa classe... Que vaut toute la séquelle de MM. nos étudiants en comparaison de ce garçon-là ? [19] » L'espérance que révèlent ces lignes, combien devait-elle plus toucher les lecteurs de la classe ouvrière ! La valeur de cet ouvrage pour le prolétariat fut soulignée par Karl Marx en 1844 dans son *Vorwärts* parisien. « Où la bourgeoisie — y compris ses philosophes et ses littérateurs — pourrait-elle trouver un ouvrage qui ait fait pour la cause de l'émancipation — de l'émancipation *politique* — de la bourgeoisie, autant que les *Garanties de l'harmonie et de la liberté* pour la cause de la classe ouvrière ? Si l'on compare la médiocrité et la platitude décourageante de la littérature politique allemande à cet *énorme* et brillant début littéraire des ouvriers allemands, si l'on compare les *chaussures d'enfant* géantes du prolétariat à l'exiguïté des chaussures usées de la bourgeoisie allemande, on doit prophétiser à la *cendrillon allemande* une *taille d'athlète* [20]. »

La classe ouvrière allemande se présentait donc avec une idéologie qui lui était propre ; elle s'affirmait elle-même comme la classe ayant la part essentielle dans la lutte contre l'ancien ordre social. Il devenait notoire que les

18. *Ibid.*, pp. 284-285.
19. *Ludwig Feuerbach in seinem Briefwechsel und Nachlass*, présenté par Karl Grün, Leipzig et Heidelberg, 1874, t. I, p. 365.
20. Marx-Engels : *Œuvres*, t. I, p. 405.

ouvriers poussaient le mouvement général d'opposition dans la voie de la révolution. « La subversion de ce qui est, c'est la révolution, écrivait Weitling ; donc le progrès n'est imaginable qu'à l'aide de la révolution. Vive donc la Révolution ! » [21].

Les poursuites contre Weitling, entamées par les gouvernements bourgeois des Cantons suisses, trouvèrent bon accueil près du gouvernement prussien. La commission d'enquête dirigée par le Dr Bluntschli, conseiller d'Etat, croyait porter un coup mortel aux progrès du mouvement par la publication des résultats de l'enquête ; ce fut le contraire. L'ambassadeur de Prusse à Paris fit savoir à Berlin que l'exposé de Bluntschli avait entraîné l'affiliation de 300 compagnons à la *Ligue des Justes* [22]. Engels fit observer en novembre 1843 que les poursuites contre Weitling faisaient du communisme « l'objet de l'attention générale » et qu'elles avaient accru la popularité du mouvement parmi les ouvriers [23]. Dans ce même rapport, Engels remarque que, outre ce mouvement communiste inspiré par Weitling et qui jouissait d'une large popularité, il y en avait un second dont la source était la philosophie ; des relations entre ces deux mouvements se préparaient.

L'accueil rencontré par la propagande communiste et les relations qui allaient se nouer entre le mouvement ouvrier et les démocrates radicaux, provoquèrent les plus grandes alarmes chez les autorités allemandes. L'exposé de Bluntschli une fois publié, les autorités prussiennes se préoccupèrent des effets de la propagande révolutionnaire de Weitling. Le 14 août 1843, le ministre de l'Intérieur de Prusse faisait parvenir au roi un exemplaire de ce rapport et soulignait en même temps que la correspondance de Weitling, que le rapport reproduit, apportait la preuve de l'influence étendue du communisme et en révélait le « caractère effrayant et menaçant ». Il faisait particulièrement observer que la *Rheinische Zeitung* avait, en 1842, « ouvert ses colonnes au communisme », qu'elle avait réimprimé des articles provenant des journaux de Weitling et qu'en raison

21. Wilhelm Weitling : *Garantien der Harmonie und Freiheit*, op. cit., p. 228.
22. *Ibid.*, p. XXXII.
23. Marx-Engels : *Œuvres*, t. I, p. 492.

de ces faits, il était nécessaire d'« accorder une attention particulièrement soigneuse aux collaborateurs de la ci-devant *Rheinische Zeitung.* » La lettre du ministre de l'Intérieur adressée le même jour au premier président de la province rhénane, von Schaper, souligne elle aussi expressément le fait « que les anciens collaborateurs de la *Rheinische Zeitung,* surtout le Dr Hess, bien connu, comptent parmi les adhérents du communisme les plus particulièrement renommés, ne doit nullement sembler étrange. Je vous prie de bien vouloir exercer une surveillance sévère et continue sur ces individus et de me faire savoir, le plus tôt possible, où ils se trouvent à l'heure actuelle, ainsi que ce qui est parvenu à la connaissance des autorités sur leurs occupations [24]. »

En 1843, le mouvement communiste était arrivé à un point décisif. La propagande communiste de Weitling préparait le bouleversement violent de l'ancien régime par la classe ouvrière, comme première et décisive condition pour la construction d'un ordre social nouveau, selon l'idée de Babeuf. Le communisme avait cessé d'être une doctrine sectaire ; ses impulsions n'avaient pas seulement fécondé le mouvement ouvrier, elles avaient également influé sur les Jeunes Hégéliens et sur les intellectuels petits-bourgeois et stimulé leurs discussions théoriques. Avant tout, la propagande avait mis en évidence que la classe ouvrière avait la force de susciter une révolution violente contre l'ancien ordre social. Elle avait montré combien il était nécessaire que la classe ouvrière devînt consciente de sa force et la fît valoir. Ce n'étaient pas des rêves utopiques d'un nouvel ordre social qui rendaient compte du succès de la propagande de Weitling, mais ses exposés clairs et conséquents sur la condition de la classe ouvrière et sur la nécessité de la lutte inexorable des opprimés contre leurs oppresseurs ; c'était la constatation que cette lutte de classe est d'une importance primordiale pour un changement des conditions sociales. Weitling exhortait à la réflexion sur « l'ordre mauvais des choses » et sur les moyens de changer cet ordre, en soulignant qu'il ne voulait donner que des idées sur le caractère d'un nouvel ordre, tout dépendant de

24. *Archives Nationales Allemandes,* Merseburg, Rep. 77, Tit. 500, n° 10, vol. 4°, fol. 174-187.

la destruction de l'ordre ancien [25]. Les idées de Weitling avaient trouvé un écho parmi les ouvriers et les compagnons ; la *Rheinische Zeitung* et ses collaborateurs ainsi que nombre d'autres écrivains des milieux bourgeois s'étaient eux aussi familiarisés avec elles. Lorsque Friedrich Engels, alors correspondant du journal *The New Moral World,* parlait, en hiver 1843-1844, des progrès réalisés sur le continent, il soulignait l'évolution des idées communistes en Allemagne et en Suisse. « Au moment même où ils croyaient avoir supprimé à jamais les tentatives républicaines, les princes et souverains d'Allemagne voient naître le communisme des cendres de l'agitation politique, et cette nouvelle doctrine leur paraît encore plus dangereuse et plus terrible que celle dont l'anéantissement apparent leur avait fait plaisir [26]. » Dans son article de novembre 1843, Engels fait remarquer que les impulsions données par le communisme fécondent la philosophie et vont la conduire à de nouvelles conclusions, de sorte qu'on pourra dire dès lors, que « le communisme philosophique a pris une position inébranlable en Allemagne, malgré les efforts des gouvernements de le tenir de court [27]. »

Bien que Weitling ait obtenu des résultats fondamentaux dans la connaissance du caractère de classe de la société et de l'Etat, sa prise de position pour la révolution prolétaire ne se fondait pas encore sur une intelligence profonde des conditions sociales ; ses réclamations se fondaient sur le principe moral que la liberté et le bien-être doivent être assurés à tous les hommes. Engels explique par contre que tout succès ultérieur du communisme dépendra de sa constitution en théorie et de sa précision doctrinale. Lorsque le communisme philosophique et avant tout ses créateurs et ses partisans les plus conséquents, Marx et Engels, approfondirent les conditions de la libération de la classe ouvrière, lorsqu'ils en vinrent à affirmer que la classe ouvrière ne peut l'emporter si elle mène sa lutte spontanément, mais qu'il lui faut une organisation de parti et des principes scientifiques pour appui et pour guide, alors

25. Wilhelm Weitling : *Garantien der Harmonie und Freiheit,* op. cit., pp. 1-4.
26. Marx-Engels : *Œuvres,* t. I, p. 494.
27. *Ibid.,* p. 494.

Weitling fut incapable de les suivre. Epuisé par les poursuites incessantes et les difficultés croissantes, il tomba dans une profonde résignation. Il tenta pourtant de masquer sa retraite en rénovant sa doctrine par des interprétations religieuses empruntées au christianisme ancien. Mais ainsi il ne pouvait ni encourager ni faire avancer le mouvement ouvrier ou les idées communistes.

Bien que dépassées, les idées de Weitling ont gardé leur valeur historique ; elles avaient préparé la voie au communisme. Engels a pu terminer l'article cité plus haut en exprimant sa conviction « que malgré les poursuites entamées par les gouvernements allemands, tout ce qui est nécessaire sera fait pour préparer une agitation efficace en faveur d'une réforme sociale, pour fonder un nouveau journal et pour assurer la propagation de tous les écrits qui défendent la cause du communisme [28]. »

Karl OBERMANN
(*Berlin*).

28. *Ibid.*, p. 496.